

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 1

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 19 Mai 1866.

ABONNEMENT.

Ville, trois mois 45 sous
Campagne 30 sous
Chaque numéro 4 sous

L'ELECTEUR

Parait le Vendredi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à
A. GUERARD, Editeur, Propriétaire
Rue Ste. Marguerite, No. 45.

FEUILLETON DE "L'ELECTEUR"
DU 19 MAI 1866.

CHRISTOPHE.

I.

Il y avait autrefois dans notre village (à S...., sur le Doubs) un pauvre innocent qu'on appelait Christophe. C'était un grand enfant errant et mendiant par les chemins, et comme il était doux et inoffensif, personne ne lui refusait une place au foyer des chaumières. Rarement les petits bergers lui jetaient des pierres, et les jeunes filles s'en allant aux champs ne manquaient pas de le lutiner en passant, riant de tout leur cœur de son air effarouché.

La nature avait fait de Christophe un être étrange, impossible et plein de contrastes.

Ainsi, il était muet, mais pas sourd; il avait une bouche énorme avec des dents éblouissantes qu'enviaient les fillettes; ses yeux jaunes en friche, ombrageaient un front bas et déprimé, marqué du sceau de la stupidité, tandis que ses yeux bleus adorablement beaux brillaient purs et limpides comme les pervanches des bois.

Il s'en allait sur ses longues et maigres jambes, le dos voûté, vêtu de haillons, sa chemise ouverte, laissant voir sa poitrine grêle et hâlée, souriant d'un sourire navrant, dodelinant la tête et sifflotant sans cesse un air aigu et strident, pareil au cri des grillons dans les prés.

Mais voici qu'un beau jour Christophe devint bien triste, son sourire disparut, ses yeux devinrent à la fois plus doux et plus brillants; on n'entendit plus son re-

frain... Un dernier malheur venait de frapper ce malheureux: Christophe, le pauvre fou, était amoureux!

II.

Oui, amoureux de Jeanne Humbert, la plus jolie fille du pays!

C'est que Jeanne était si compatissante pour le pauvre idiot!... Le père Humbert était maréchal ferrant à l'entrée du village, et quand Christophe passait devant sa forge, Jeanne ne manquait pas de l'appeler pour lui donner un bon morceau de pain. Le soir, quand il était l'hiver, elle le faisait asseoir devant l'âtre pour sécher ses vêtements, et partageait avec lui le repas de la famille.

Un jour que l'innocent était tombé dans un fossé, Jeanne avait voulu panser elle-même son front meurtri; mais au contact des douces mains et sous la pure haleine de la jeune fille, qui se penchait sur lui comme une cour de charité, l'infortuné

agit ses membres, une extase inconnue inonda son cœur.

Soudain il se leva, et au grand étonnement des paysans rassemblés, il prit sa course à travers les bois.

III.

Depuis ce jour, l'idiot n'osa presque plus passer devant la demeure du père Humbert; et quand Jeanne lui parlait, il devenait blême, puis rouge, et se mettait à trembler comme la feuille. Seulement, quand la nuit était tout à fait venue, il se glissait furtivement dans le verger du maréchal, et là, caché sous quelque porche de grange ou derrière quelque chariot, il contemplait pendant de longues heures la fenêtre silencieuse de Jeanne. Dieu seul, et lui ont pu savoir les éblouissantes visions qui venaient illuminer son âme pendant ces heures de contemplation! Et Jeanne, en s'éveillant, était sûre, le matin, de trouver sur sa fenêtre un frais bouquet de fleurs sauvages.

IV.

Christophe était si absorbé par son amour, qu'il oubliait de visiter les chaumières pour recueillir son pain quotidien. Aussi devenait-il d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Parfois Jeanne lui disait:

—Que t'avons-nous donc fait, mon pauvre Christophe? on ne te voit plus. Tu parais bien triste et bien souffrant. Pourquoi trembles-tu quand je te parle? Tu ne m'aimes donc plus? T'aurais-je fait de la peine sans le vouloir?

A ces douces paroles, le malheureux muet secouait négativement la tête et se mettait à pleurer à chaudes larmes.

Jeanne ignorait toujours la cause des souffrances de Christophe, et quand le dimanche elle se promenait, fraîche et joyeuse, avec Jacques-André, son fiancé, le long des peupliers de la rivière, elle ne se doutait guère que le pauvre idiot, caché dans les saules, les suivait d'un long regard exploré, et cachait en sanglotant dans sarousse humide son front embrasé par la fièvre et l'amour.

V.

Qu'a donc Christophe ce soir?... Il court, l'œil hagard, ruisselant de sueur ainsi qu'un coup blessé, à travers les prés. Il court, mais une force invincible le ramène toujours vers cette chaumière, la bas, vivement éclairée, d'où partent de joyeux bruits d'instruments.

Cette nuit, c'est la demeure du ma-

Eperdu, l'idiot se cramponne à la fenêtre, et ses yeux avides plongeant dans la salle. Il voit les jeunes garçons du village faisant danser leurs amoureuses, et Jeanne, en frais costume de mariée, au bras de Jacques-André, qui la contemple avec bonheur. Qu'ils sont beaux tous les deux et qu'ils ont l'air heureux! Jeanne surtout est ravissante avec son bouquet de fleurs d'oranger coquettement posé à son corsage. Christophe voit tout cela, et Jeanne lui avait dit la veille:

—Mon bon Christophe, je me marie demain... Ne manque pas de venir, tu seras de la fête.

L'idiot est venu, mais c'est pour s'enivrer de sa douleur! Et pourtant pas un seul mouvement de haine contre Jacques-André n'agit encore son cœur... Il souffre d'un mal inouï, voilà tout...

Le quadrille est fini, chaque danseur embrasse sa danseuse. Christophe voit Jacques-André embrassant aussi sa jolie petite femme, toute rouge de plaisir. A cette vue, l'idiot n'y tient plus, un vertige le saisit... Il tombe comme une bombe au milieu des danseurs stupéfaits, renverse Jacques-André, étire Jeanne dans ses bras, imprime sur sa bouche un baiser délirant, lui arrache son bouquet d'épousée et disparaît comme l'éclair...

VI.

Il y a quelques années, des petits bergers, explorant une grotte des environs, découvrirent à la lueur des torches un cadavre desséché étendu la face contre terre. Il était couvert de haillons, et sa

main crispée tenait fortement serré contre ses lèvres un vieux bouquet fané. Ce cadavre était celui de Christophe, et ce bouquet était le bouquet de Jeanne Humbert !

Combien de pauvres cœurs, hélas ! naissent ainsi pour souffrir, se consomment et meurent, comme celui de Christophe dans l'ombre et la résignation !

LOUIS MAURICE.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer s'ils ne s'abonnent pas.

QUEBEC :

SAMEDI, 19 MAI 1866.

PROSPECTUS-DIALOGUE

L'ÉDITEUR—Monsieur l'abonné, permettez-moi de vous annoncer que je publie un petit journal d'une portée plus sérieuse, que la "Scie Illustrée;" même format douze pouces sur huit, ou à peu près. Je viens vous demander votre avis.

L'ABONNÉ—Vous l'avez dit assez souvent; mais en fin il est venu, et mal venu encore ! Tant d'efforts pour accoucher d'un Tom-Pouce où d'un Petit Poucet !

L'ÉDITEUR.—Vous verrez.

L'ABONNÉ—Oui, nous verrons. Tenez, vous ne réussirez pas; vous aurez trop à faire contre le préjugé qui veut qu'une feuille sérieuse ait un format à envelopper le lecteur tout entier.

L'ÉDITEUR—Soit; mais je n'ai pas dit que mon journal était l'organe des croquemorts; je n'ai pas dit que je n'y laisserais un bon emplacement pour la caricature, pour les ébats de la chronique et du mot pour rire. Je compte sur six collaborateurs: un écrivain sérieux quand il veut; un fantaisiste de haute volée; un faiseur d'étude de mœurs, un comique, haut et bas, à votre choix; les deux autres feront les plus beaux bouquets d'anecdotes cueillies dans les jardins des autres, sans y jeter des pierres. Y a-t-il un journal dans les deux provinces qui ait un personnel aussi complet? Vous savez bien que non.

L'ABONNÉ—Puis, les annonces, la vraie moëlle du journal?

L'ÉDITEUR—Je m'en passerai; mais je ferai faire des réclames intéressantes comme articles de fantaisie et j'espère que ces bombons-là me seront payés.

L'ABONNÉ—Vous êtes trop petit; vous n'aurez pas d'autorité.

L'ÉDITEUR—Mod Dieu, laissez-moi donc avec votre autorité. A votre préjugé je vous opposerai Douglas, l'adversaire de Lincoln, à la première élection présidentielle de ce dernier, Douglas surnommé le petit géant, à cause de sa petite taille et de sa vaste habilité; je vous opposerai Thiers et Guizot, deux hommes d'état français qui ne sont pas longs; n'ont ils pas agi et parlé, eux aussi, avec autorité? Il est vrai qu'un journal n'est pas un homme mais vous êtes trop instruit pour oublier que Paul Louis Courrier écrivait,

L'ABONNÉ—On voit que vous avez de terribles prétentions.

L'ÉDITEUR—Pas beaucoup; j'ai la prétention d'aimer la vérité et de la servir à ma manière. Vous voudriez savoir, probablement, pourquoi l'on a baptisé ce nouveau journal L'ÉLECTEUR? eh bien, l'électeur, dans notre pensée, c'est celui qui devrait faire et défaire les ministères, et, en réalité, il ne le fait pas, parcequ'il se laisse trop bernier, trop flatter; parcequ'on l'a si souvent appelé souverain qu'il s'est mis à prodiguer la popularité comme un autre souverain prodigue l'or. Il est, d'après la maxime des monopolisateurs du marché aux consciences, au temps des élections, la source même des royautés, des empires et des démocraties; et quand arrive l'époque des changements organiques et radicaux, comme ceux que la Confédération est appelée à faire n'est pas même consulté... Qu'on ne s'en prenne pas à l'exiguité de notre cadre; qu'on insulte pas le petit journal qui arrive tout plein de bonnes intentions, ce macadam de l'enfer! Nous dirons aux amateurs des grands carrés de papier: encouragez-nous, aidez-nous, si vous tenez tant à ce que notre journal devienne au moins un petit géant dans le journalisme canadien.—Je disais donc....

L'ABONNÉ—Oh! je vous en prie, ne faites pas de profession de foi! Si vous avez une conscience, ne l'engagez pas! laissez-vous seulement guider par elle! Vous voulez de l'encouragement, n'est-ce pas? Eh bien, je paie mon abonnement six mois d'avance, et je vous souhaite dix mille abonnés qui en fassent autant. Je veux vous donner, avec ma bénédiction, un *fair trial*.

L'ÉDITEUR *suffoqué, tombe à genoux*—Oh! merci, mon Dieu!

(L'Éditeur, l'Abonné, et le Souffleur se retirent)

AN prochain numéro de L'Électeur, nous commencerons une série de caricatures politiques.

Notre correspondant Rimouski au prochain numéro.

Nous sommes heureux d'apprendre que la "Société d'Union des Ouvriers de Québec," représentée par M.M. Leclerc et Bonhomme, traite, à l'heure qu'il est, de la vente de son magnifique navire, avec une maison de commerce montréalaise.

On se souvient que cette société, fondée à l'origine dans un but de bienfaisance, avait placé, l'automne dernier, son capital, amassé avec persévérance, dans la construction d'un navire, et cela avec l'espoir que quelques capitalistes participeraient à l'entreprise au moyen d'actions. Au début, elle a dû rencontrer un obstacle: l'entreprise n'étant pas légalisée et une autre société, ayant le même objet en vue, mais dont l'existence devait être parfaitement légale, surgit en même temps. La mise en présence de ces deux sociétés, dont l'une adoptait le système volontaire et l'autre se plaçait sous l'égide de la loi, a effrayé

un grand nombre de personnes qui avaient promis à la Société d'Union de lui venir en aide dans une certaine mesure. Cette société s'est donc trouvée au point de départ dans l'obligation de compter sur ses propres forces. Cependant M. Laurent Leclerc, un ancien ouvrier charpentier, qui se livre maintenant au négoce avec un grand succès, est venu à son secours, et la construction du navire a pu progresser tellement qu'à l'époque où le besoin de trouver un bailleur de fonds commença à se faire sentir, le navire représentait une valeur de dix mille piastres. La société n'eut pas de peine alors et cela se conçoit, à trouver un prêteur. M. W. Scott, dont la libéralité et l'honorabilité sont bien connues, s'est engagé à faire à la Société d'Union les avances devenues nécessaires pour parachever le navire et le mettre en état de prendre la mer.

Nous espérons que la Société d'Union réussira à bénéficier largement de la vente projetée de son beau navire; ce serait vraiment la récompense due aux nobles efforts, qu'elle a faits pour accroître son capital dans une pensée de philanthropie. N'oublions pas que cette société en réussissant à réaliser son capital, avec profits, démontrera ce que peut le principe des associations, appliqué à la construction de navires;—ces associations devant mener, dans une large mesure, à l'affranchissement de cette industrie du taux énorme d'intérêts et de commissions, qui lui ôte toute vigueur.

FANTASIA

LE TEMPLE DES RUINES.

C'est un temple spacieux qui élève vers le ciel une riche coupole. Son portique est composé de toutes les architectures connues. Le triglyphe dorique se mêle aux feuilles d'acanthé du chapiteau corinthien.

Ce temple nous parle du passé,—depuis les ruines magnifiques des peuples qui comptent des fastes glorieux,—ruines qui montrent aux générations présentes ce que furent les générations passées—depuis les drapeaux, ces symboles des victoires, jusqu'aux légendes poudreuses, aux chroniques des temps écoulés, on voit de tout dans ce temple.

C'est une espèce de musée d'antiquailles où l'histoire des siècles dépose son rebut.

Dans ce temple,—on voit une draperie en brocart sur laquelle on lit ces mots:

CANADA.

1866.

Derrière cette draperie on voit des choses étranges, choses qui feraient réfléchir plus d'un diplomate de notre temps, et ces ébaucheurs de constitutions monarchiques qui prétendent régler nos destinées. C'est d'abord une statue, au tronc mutilé, sur laquelle est gravé ce mot:

LIBERTE.

Et tout penseur se dit que depuis la voix

des Grecs s'élevant des autels du Parthénon et celle des Romains du Capitole, proclamant la liberté, il est rare de voir dans l'histoire cette liberté fleurir. Au contraire, on en fait un crime aux peuples, et ceux qui portent des couronnes l'ont en horreur.

Cette liberté est le cauchemar de ceux qui musèlent les peuples au nom d'une religion, d'un droit et d'un principe—religion, droit et principe du plus fort.

Quiconque contemple cette ruine auguste doit s'agenouiller et pleurer.

À côté de cette statue et dans un coin obscur, est déposé le drapeau de Carillon, cette guenille sublime qui rappelle les fastes de notre passé.

Ce drapeau est une ruine,—on n'y pense. Il subit le sort des vieilles pierres oubliées des monuments séculaires, il est démodé, et le courant des choses humaines entraîne les hommes de cette époque vers d'autres intérêts et d'autres passions, et ceux-là sont assez rares qui viennent réfléchir devant ce glorieux débris, cet antique souvenir des luttes d'autrefois.

Dans le milieu est un arbre languissant aux branches dépouillées. Il lui manque cette richesse de sève, cette exubérance de vie, ce tronc puissant, ces branches chargées de feuilles qu'il avait naguère. Des vers rongent ses racines et se traînent sur quelques feuilles jaunies restées aux branches.

Sur la caisse qui contient le pied de cet arbre ces mots se lisent :

NATIONALITÉ CANADIENNE FRANÇAISE

C'est ainsi que les nationalités dépérissent, quand le sentiment auguste de la patrie s'altère chez ceux qui gouvernent.

Près de cet arbre, repose sur une console un rouleau de parchemin sur lequel on voit ces deux mots :

WATERLOO.

ST. HÉLÈNE.

Ces deux mots font réfléchir. Ils éclairent le passé. La tombe du grand exilé, mort sur cette roche d'aigle plantée au milieu de l'Océan, est éloquente. La nation qui viole la parole donnée, ne peut être pour aucun pays une mère patrie, ce doit être une mère marâtre. Ce fut un jour néfaste que celui où le Canada se prit à pleurer, sur une terre lointaine, sa patrie perdue.

Plus loin se dresse un échafaud couvert de draperies noires. Sur la plate forme est une croix. On remarque sur la façade ces chiffres sanglants :

1837-1838.

Les noms des martyrs sont inscrits sur un marbre noir. Cet appareil funèbre serre le cœur et fait penser au sang versé.

Au dehors de ce temple les passions se déchaînent, le vice lève la tête, le crime s'étale : un premier ministre loue ses maisons à des femmes perdues, faisant ainsi de ces lupanars autant d'écoles de prostitution. Les autres ont le dos chargé de trahisons. Pour eux, la nationalité est chimère, la patrie, illusion. Que respectent-ils ? Les droits du peuple, ils les vio-

lent ; la vérité, ils la trahissent ; la morale, ils s'en moquent ; la constitution, ils l'ont servie à leur ambition ; et leurs actes publics sont empreints de scandale et d'infamie. De dieu, ils n'en ont pas, ou plutôt ils en ont un, ils adorent, dans l'ombre, un Silène rampant et lourd, un dieu à leur façon. Ce sont les adorateurs du ventre, les accapareurs des budgets, les hommes des gros appetits. Voilà les futurs gouverneurs des Provinces.

Que ceux qui révèrent les grandes choses en quelque lieu qu'elles soient, qui tiennent encore aux principes de démocratie, de tolérance, de liberté, qui croient encore au mot de patrie, que ceux qui ne doutent pas de Dieu et de la Providence, que ceux là respectent ces ruines éloquentes !—qu'ils conservent dans leur cœur une place à part pour les grandes choses du passé ! Alors, seulement alors, notre chère nationalité pourra espérer des jours meilleurs.

ANNIBAL CHAMOUILLARD.

Stances d'Adrien.

On a fait beaucoup de bruit, ces derniers temps, dans le "Journal de Québec" autour de ces vers latins :

*Animacula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quae nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.*

Ces vers sont, comme on sait, de l'empereur Adrien. Au contraire de Cléon d'Utique qui accepta la mort fièrement, ce César sembla jouer avec elle.

M. Lemoine s'est trompé en disant que ces vers n'avaient pas été traduits par des auteurs français.

Voici une traduction qui appartient à Fontenelle :

Ma petite ame, ma mignonme ;
Tu t'en vas donc ma fille, et Dieu sache où
(tu vas.)
Tu pars seulette et tremblotante ; hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne !
Que deviendront tant de jolis états.

ANNIBAL CHAMOUILLARD.

Ce qu'on voit d'un chantier.

⊕
C'était un des jours de la semaine dernière. Nous avions ce jour là un ciel pur et sans nuage qui semblait se refléter sur toutes les figures : la jeune ouvrière de la mansarde passait devant moi aussi légère que le zéphyr, l'honnête travailleur s'en allait lui aussi à son ouvrage du jour, le muscadin, avec son air goguenard et sa moustache en croc, commençait sa journée, journée qui ne diffère de la veille que par la date du calendrier. Je regardais passer tous ces gens, les uns heureux, les autres faisant semblant de l'être, et j'empruntais, sans le savoir, les réflexions du "Philosophe sous les toits."

Mes pas hasardés me conduisirent au chantier de messieurs Rosa. Je vis là un spectacle qu'il ne nous est pas donné souvent d'admirer, nous habitants des villes qui vivons toujours retirés dans un obscur bureau. Que l'entrain, l'activité et l'é-

nergie se déploient à l'aise dans le domaine du travail ! Que ne leur devons nous à ces hommes robustes et forts, consacrant leurs forces et leur talent à l'œuvre admirable de la construction des navires ! Oui, nous le répétons, il faut aller au sein de ces chantiers pour dire dignement le mérite de ce vieillard courbé sous l'âge, faisant, avec son travail, renaître la joie au foyer, de ce jeune homme, à l'essai de la vie, décuplant ses facultés, à la pensée de retrouver chez lui le soir un bon sourire, de son épouse et un frais baiser de ses enfants adorés. Comme on voit bien là l'homme heureux du travail accompli et de l'espérance de demain. Dieu, ses enfants et le travail, c'est tout pour lui : c'est demain, c'est toujours !—bonheur sans limites, horizon infini !

Nous eûmes là l'honneur de serrer la main à un fils de la France, notre mère, à la voix mâle, à l'énergie grande et forte. Cet homme dont le nom nous échappe, fait honneur à la maison qu'il représente ici ; et il n'est pas peu secondé par messieurs Rosa, jeunes gens de mérite qui sont déjà possesseurs d'une jolie fortune. Nous avons admiré dans ce chantier huit magnifiques vaisseaux en voie de construction. Nous félicitons messieurs Rosa de leur louable esprit d'entreprise.

Vis à vis le chantier de ces messieurs, je vis trois vaisseaux appartenant à la société Valin & Dugal. Ces deux constructeurs méritent aussi l'estime des travailleurs. Nous devons faire remarquer que M. Valin a fait un apprentissage régulier et a travaillé très jeune dans les chantiers, donc il devrait être sympathique envers les hommes qui travaillent à son service.

À gauche je vis deux autres vaisseaux aux proportions admirables ; j'appris qu'ils appartenaient à Ed. Sewell compatriote anglais très énergique.

Voisin de M. Sewell est le chantier de la société des ouvriers qui, grâce à l'énergie de M. Laurent Leclerc et à l'activité de M. Bonhomme, le secrétaire, est aujourd'hui en voie de prospérité. Nous croyons dire ici, au nom de tous les citoyens, toute leur reconnaissance à ceux qui font partie de cette société. Tout en gagnant leur vie, ils répandent le bien être dans la classe ouvrière.

Un peu plus derrière l'hôpital marine on aperçoit le nouveau chantier de M. Lachance et Cauchon, ce dernier est le frère de l'hon. M. Cauchon. Ces MM. ont commencé l'automne dernier deux navires, dont l'un est construit pour le compte de M. Michon marchand de fer de ce ville. Nous souhaitons beaucoup de succès à ces nouveaux constructeurs.

Je laissai mon regard suivre les caprices de la petite rivière St. Charles et quelques moments après j'avais un nom de plus à ajouter au catalogue de mes admirations. Je veux parler de M. Gingras. Ce monsieur est le vétéran des constructeurs ; depuis trente ans il n'a cessé de construire. Là, la paie n'est pas si lourde au gousset du travailleur, mais elle est bonne et ne subit aucun retard. Dans ce chantier on construit régulièrement six vaisseaux par année : dans le moment il y en a déjà cinq sur chantier.

Au nord de la rivière, il y a le chantier de M. Samson où l'on construit deux magnifiques vaisseaux. Ce monsieur est généralement estimé, et il le mérite par sa haute probité et son désintéressement.

Aux alentours on voit le chantier de messieurs Julien et Labbé. Deux vaisseaux y sont en voie de construction. Honneur à ces jeunes canadiens. Tout près on voit le chantier de M. Richard avec un vaisseau. Ce monsieur fait un cour trop empressée au dieu de l'entreprise, car il réussit tardivement. Cependant nous espérons qu'il réalisera une belle somme avec les fortifications de la Pointe Lévy dont il est l'entrepreneur.

Parlons à présent de messieurs les américains qui n'ont d'américain que leurs épouses. Ils devraient être un peu plus humains envers les travailleurs; ça ne leur ferait pas de mal. Ils construisent en ce moment deux navires et en ont lancé un ce printemps.

Près du pont nous voyons le chantier de M. P. Valin, propriétaire de cette belle maison près de l'église St. Roch. M. Valin est probe et honnête.

Que dirons nous du chantier de M. Baldwin? Cet homme, après avoir été en de mauvaises affaires pendant longtemps, est aujourd'hui en état prospère. Nous lui souhaitons succès.

A droite du pont Dorchester, nous voyons le navire de M. Oliver, qui, nous le croyons, ne sera jamais lancé. Quelqu'un nous disait l'autre jour que ce monsieur laisse son vaisseau sur chantier pour qu'il serve de plan aux autres.

Voilà, lecteurs, les réflexions bonnes ou mauvaises qui me vinrent à l'esprit en admirant le beau panorama qui se développe à nos regards quand nous sommes dans le chantier de messieurs Rosa.

Vous avouerez avec moi en finissant que je suis un bon thuriféraire. Mais que voulez-vous? J'ai employé tout mon encens. C'est ce qu'on est toujours obligé de faire quand on parle de nos braves citoyens de St. Roch.—et avec raison.

UN FUTUR MATELOT.

Poesie de Salons.

Les ceux ti rient, n'ont pas tard.
Les ceux ti pleurent, ont tard
C'est y ben dit?
Oui mon petit.

Des bords de l'Outaouai,
Lundi matin 7 Mai "66"

I.

A. Dlle L. "des seize printemps," qui va se marier avant les frimats venus de l'année qui s'en va déjà.

"Merci de ta lettre"

II.

A. L. cette belle copie des plus belles filles du dix neuvième siècle, cette amoureuxse naïve, qui ne sait pas encore que les hommes sont des "frous-frous."

"Tu te fâches."

III.

A. L. qui me faisait mourir si souvent

"dans les harmonies" qu'elle roulait sous ses doigts de fée, en jouant le Piano.

"Je ressussitais quand tu parlais"

IV.

A. L. dont la bouche chanteuse a été volée sur les tableaux de Saintes

"Demande le nom à maman"

V.

A. L. que l'on se disputait dans cette "danse" que son père veut toujours que l'on "danse" le vieux rill "piripi, piripi, péripiti, ti-ti-ti-tipi."

"Tiens tu ris et je vois tes dents de perles"

VI.

A. L. qui n'a jamais fait que quatre rêves par année,—le printemps, aux oiseaux qui volent loin du nid; l'été à se sourire dans le cristal des fontaines de Lorette, l'automne à poser une huitième agrafe à sa robe qui badine au vent et l'hiver, à se confesser six fois d'avoir posé le soir, son pied mutin et nu sur l'appui en bois rose de sa couchette.

"Le confesseur n'en revient point"

VII.

A. L. que j'aimais hier, que j'aime encore aujourd'hui et que je serai forcé de regarder de loin..... avant que..... e me le dise elle même..... car il y a "un jeune beau", qui s'approche plus loin, et l'œil en feu, signale à cette L., une chambre nuptiale en toilette.

"Es-tu heureuse hein?"

VIII.

A. L. qui a préféré Mr. à tous les Edouard du passé et du présent.

"Je le tuerai ce Mr."

VIII.

A. L. c'est bête de se plaindre, c'est bête de ne pas être M. mais, au revoir.

"Je m'annuie."

Pour Rire.

Un avare agonisait.

—J'avais commandé cinquante sangsues sur l'épiguste? demanda la médecin à la prochaine veuve.

—Elles ont refusé de prendre.

L'avare, qui entendit, retint son dernier soupir pour bégayer:

—Faudra pas les payer au pharmacien. Puis il partit pour un monde meilleur.

Né sous une mauvaise étoile, Célestin est un garçon auquel rien ne réussit.

Il se rend parfaitement compte de sa triste chance.

—J'ai si peu de veine, dit-il, que si l'idée me venait aujourd'hui de me mettre pédicure, demain la mode passerait d'avoir des cors.

LA POLITESS EN PHOTOGRAPHIE.

Mme F. qui a une moustache à désespérer un collegien, vient chez un photographe de la rue St. Jean.

—Un homme déguisé demande à parler à monsieur, dit le Comestique.

—Faites entrer.

—Voulez-vous me prendre mon portrait? demanda la dame barbue.

—Avec plaisir.

—Tâchez qu'il soit ressemblant.

—Pour cela, non, je suis trop galant.

Quelqu'un parlait des accidents de chemins de fer et des rencontres de trains.

—Aussi, quelle imprudence, dit Grbouillé, pourquoi laisse-t-on des rails sur la voie.



Type de soldat appartenant à la belle compagnie Fréchette, ville de Levis.

L. P. NORMAND.

A TRANSPORTÉ SON IMPRIMERIE

Au No, 45, Rue Desfossés,
ST. ROCH.

Toute commande sera exécutée avec la plus prompt attention.

AVIS AU PUBLIC.

M. Joseph Chamberland hôtelier, informe le public qu'il a transporté son établissement au coin des rues de la Couronne et du Roi, et qu'il continuera comme par le passé à tenir à la disposition de ceux qui voudront bien l'encourager, des rafraichissements les plus recherchés.

L'ÉLECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto No. 39 Rue du Pont, St. Roch, chez M. G. A. Delille Marchand de tabac Faubourg St. Jean, chez M. Hardy & Marcotte libraires Basse-ville, chez M. Bellerive et Laforce (Maison des Bains) Haute-ville.

L'ÉLECTEUR est à vendre chez M. W. M. DALTON, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Chez Alex. Atchison, book seller rue Sussex, Ottawa.